

Claire

Paris

6 mai 1968

*Aimer, c'est donner.
Plus grand est le don,
plus grand est l'amour.
(Fernando Pessoa)*

A deux heures du matin, je suis venue admirer le bouquet que Jissey m'a offert en passant devant le marché aux fleurs, place Saint André des Arts. Je l'ai soigneusement déballé. J'ai délicatement retaillé toutes les tiges et les ai enfoncées une par une dans le vase rempli d'eau. Je connais bien ces fleurs. Elles demandent beaucoup d'attention et sont très fragiles. J'admire leurs couleurs et leur beauté. Seulement, à cette heure-là, elles ne m'apportent rien. Je n'ai pas encore fermé l'œil tant j'ai la sensation que mon corps est en feu. Pas de fièvre, ni de chaleur, mais c'est comme un bouillonnement intérieur incessant qui empêche de m'endormir.

Il y a eu des bruits d'explosions dans la soirée, comme les feux d'artifice du 14 juillet, puis des hurlements, des sirènes de police, des fuites au pas de course qui résonnent dans l'étroitesse de la rue. Ça doit péter dans le Quartier Latin. Les étudiants ont dû tenter de tout casser.

Il est presque trois heures et tout est devenu calme. De temps en temps, une sirène de police déchire le silence de la nuit. Allongée, je regarde le plafond. J'ai encore dans mes yeux le déroulement de cette étrange journée. Le rire de ce garçon, ses manières maladroitement gentilles de me respecter. Même la chaleur de sa main m'a séduite. C'est ça ! J'ai été séduite. Je me suis fait avoir comme une gamine, laisser prendre dans les filets d'un mâle en chaleur. Non, pas du tout ! Non, il n'est pas comme les autres. Il semble si sincère, amusant, attentionné (à cause des fleurs, bien sûr !). C'est un beau garçon avec de magnifiques yeux bleus. En plus, on devine qu'il est équilibré. Il a pris du temps pour me prendre la main et me tenir par la taille. C'est difficile à admettre, mais le fait d'avoir pensé à lui m'a apaisée. Je ressens comme une délivrance de m'être exprimée ainsi.

Je me réveille de nouveau. Il est quatre heures. La ruelle s'est calmée.

A six heures, complètement crevée, je vais boire un verre au robinet et je me rallonge. Les yeux fermés, j'entends la rue commencer à s'animer.

J'émerge d'un seul coup. Huit heures. Les oiseaux piaillent

sur les toits. Les hirondelles ont dû faire un nid pas loin. Je me sens en pleine forme. La douche me réveille et me procure une grande détente. J'en profite pour me laver les cheveux. C'est mon truc à moi : pour me sentir bien, j'ai pris l'habitude, lors d'un événement particulier, comme une réunion, une visite, une rencontre, de rendre mes cheveux bruns souples et fins avec un bon shampooing. Je souhaite être désirable !

Comme tous les matins, je me fais un thé vert à la menthe sans sucre, accompagné de deux ou trois biscottes. Cela laisse à mon esprit le temps de s'ouvrir doucement à la journée. Je ne me suis jamais sentie aussi heureuse de le revoir. Il m'a beaucoup plu hier. Mais attention, pas question de se laisser faire ! Je ne veux pas qu'il pénètre mon intimité. J'ai horreur que l'on s'occupe de mes affaires personnelles. J'ai beaucoup de mal à me confier à quelqu'un, sauf à Annie que je considère comme la sœur que j'ai toujours voulu avoir. Je n'ai jamais raconté à quiconque ma vie personnelle, mes histoires d'amour, mes rencontres avec les garçons. Je suis toujours sur la défensive quand il s'agit de parler de choses qui me concernent. Pas question de raconter n'importe quoi à n'importe qui.

La sonnette de la porte d'entrée de l'immeuble me fait sursauter. Déjà neuf heures ! Vite, à la fenêtre. Il est déjà là ! Il patiente sur le trottoir. J'appuie sur le portier électrique pour lui ouvrir. Je l'attends sur le palier. En me penchant sur la rambarde, je le vois monter les marches quatre à quatre. En un rien de temps, il est devant moi. Que j'ai l'air cloche, plantée là, les cheveux trempés ! Même pas maquillée !

Il me fait deux bises, recto et verso et me regarde.

- As-tu passé une bonne nuit, demande-t-il ?

- Non, pas tellement ! Il y a eu des échauffourées toute la nuit avec les sirènes de police.

Je ne vais quand même pas lui dire que c'est à cause de lui. Que j'ai pensé à lui sans arrêt !

- Tu es prête ?

Il en a de bonnes lui. Prête, moi ? Il ne m'a pas regardée ! Mais je ne vais quand même pas faire la tête le premier jour.

Je m'amadou.

- Non, entre ! Le temps de me sécher les cheveux !

Il ferme la porte derrière lui, tandis que je me bats avec le séchoir que je trouve bien lent ce matin. D'un coup d'œil, je le vois découvrir mon appartement. La cuisine ressemble plutôt à une « kitchenette » comme on les appelle maintenant : de minuscules placards, autour d'une plaque électrique à deux

feux. Heureusement que j'ai fait la vaisselle hier matin ! Il s'assied sur une des deux chaises devant la table peinte en blanc. Au début, elle me paraissait un peu grande dans cet espace réduit, mais je m'y suis habituée. C'est vrai que c'est plutôt une chambre qu'un séjour. Merci Claire ! Tu as pensé à tirer la couette. Le voilà qui se lève et admire la cheminée de style en stuc blanc qui, depuis belle lurette, a été remplacée par le radiateur de chauffage central. Il s'assied sur le lit. J'espère qu'il ne veut pas faire un essai avec moi, pendant qu'il y est ! Il regarde les livres que j'ai rapportés. S'il s'y intéresse, c'est qu'il doit être érudit ! Évidemment, s'il est à Nanterre ... !

- Tu veux boire du thé, lui demandé-je, histoire de le faire patienter encore cinq minutes que je termine de me maquiller ?

- Non, merci, j'ai bu le café il y a une heure et je ne cours pas après le thé.

- De toute manière, je n'ai pas de café. Je n'aime pas ça. Je ne le digère pas.

Encore cinq petites minutes d'attente. Je me coiffe une nouvelle fois devant lui pour lui faire voir que je ne suis pas encore prête à neuf heures.

- Au programme, dit-il, si ça te convient, ce matin : visite de quelques coins de Paris que j'ai toujours voulu connaître. On trouve un bistrot pour déjeuner et l'après-midi, l'Odéon où il passe *Le Bal des Vampires* de Polanski. J'aimerais beaucoup le voir, on m'en a dit du bien. Qu'en penses-tu ?

- Ça me va. Si le ciné n'est pas en grève !

Je termine de me maquiller. Il vient se poser contre le chambranle de la porte. Il peut admirer la quantité de produits dont j'ai l'habitude : des pots de toutes les couleurs, des tubes, des crayons. Je passe du mascara sur mes sourcils. J'ai un public en admiration aujourd'hui. Jissey n'a jamais vu de filles se maquiller ? Je suis certaine qu'il ne connaît pas le nom de toutes ces compositions. Je suis sûre que dans sa salle de bains, il n'y a qu'un flacon de mousse à raser, un rasoir, un déodorant et une eau de toilette. Il dégage une odeur de musc. Son parfum sent bon ! Je m'envoie une giclée de mon cadeau de Noël. D'ailleurs, il ne m'en reste plus. Je sens maintenant le chèvrefeuille. J'en ai trop mis ! J'embaume tout l'appartement. Je le vois prendre une grande inspiration. Il doit profiter de l'odeur du parfum pour s'en mettre plein les narines.

- Voilà, je suis prête.

Il ne regarde pas sa montre par respect pour moi, mais je devine qu'il est là depuis un long moment.

Dehors, l'air doux est agréable. La rue est encore calme et

nous marchons à pied sous les arbres dont les branches et les rayons du soleil jouent à colin-maillard. Nous suivons le boulevard Saint-Michel jusqu'à l'île de la Cité. Il m'a prise par la taille, comme hier. Je suis heureuse et je fais de même. Je me sens bien auprès de lui. Comme en sécurité.

- Je ne suis jamais entré dans Notre-Dame, dit-il.

- Moi non plus. Si on y allait ?

- La Seine possède toujours un pouvoir mystérieux pour celui qui la regarde avec son cœur, me dit-il en traversant le pont.

- Bravo pour cette poésie !

- Les deux flèches élancées nous racontent l'Histoire où tant de rois de France se sont recueillis. Nous sommes dans un lieu sacré. Sept cents ans nous contemplent, dit-il gravement, en pénétrant dans l'édifice.

Il me lâche la main, certainement par respect pour ce lieu de culte. De nombreuses personnes se promènent autour de nous. Je sens le poids des ans à travers les vitraux et les arcs en plein cintre. Il me prend délicatement le bras. Je le lui laisse. Pas de dérobage de petite fille effarouchée ! Lorsque je l'observe du coin de l'œil, je tente toujours de croiser son regard. Je ressens à la fois du bien-être, du bonheur d'être avec lui et une angoisse de le perdre maintenant que nous avons fait le plus important pour faire connaissance.

Il me décrit la forme des arcs, la beauté bleutée des vitraux remplis de soleil, m'emmène même dans la salle du trésor. Tous les objets religieux sont là, protégés par une porte fermée à clé.

Il est déjà midi lorsque nous sortons.

- Essayons de trouver un troquet pour casser la croute.

Il me tient à nouveau par la taille comme s'il ne voulait pas se séparer de moi. Je fais de même. Ainsi, nous sommes soudés l'un à l'autre. Je suis heureuse d'être avec lui, de partager ce moment de ma vie. Même si notre histoire ne va pas plus loin, je pense que j'aurais déjà beaucoup profité de ces heures passées ensemble.

Il découvre un bistrot dans une rue tranquille qui lui plait. Je suis d'accord. Le cadre me convient. Une jeune fille blonde en tablier blanc nous place sur la terrasse.

Comme la veille, nous choisissons le plat du jour, meilleur marché que les plats compliqués proposés sur la carte : veau aux olives. La viande est succulente et Jissey a demandé une demi-carafe de rosé que nous terminons avec un fromage blanc. Pendant tout le repas, il n'arrête pas de parler de lui, d'où

il vient, ce qu'il fait. Il est né au pied du château de Caen dans un vieil immeuble échappé des bombardements alliés. J'ai droit au déménagement dans la nouvelle maison familiale dans le quartier de la Grâce de Dieu.

- On apercevait les vaches à moins de trois cents mètres de chez nous.

Sa scolarité à l'école Saint-Michel, ce qui l'obligeait à parcourir trois kilomètres pour rejoindre un établissement catholique, alors que dans leur nouveau quartier, l'école publique était à moins de deux cents mètres de la maison. Ce fut pour lui une aberration. Moi, je préfère attendre encore un peu pour raconter ma vie. Je ne suis pas encore prête.

- Ensuite, continue-t-il, le lycée Malherbe, l'ancien d'abord, puis le nouveau en 1960. Et mes parents qui voulaient me faire suivre une filière de droit à Paris. Ce fut à Nanterre que j'ai pu trouver une chambre d'étudiant, autrement, je me serais retrouvé dans une université parisienne.

J'ai soudain envie de me lancer. Je me sens bien autour de cette table. C'est sans doute le rosé qui m'aide à tout déballer :

- Moi, je suis née à Aix-les-Bains dans une jolie maison que nous appelons « Hugin et Munin ». Mes parents sont morts l'année dernière dans un accident d'avion. Si je n'avais pas encore ma nounou Suzanne qui s'est occupée de moi depuis toute petite, je n'aurais plus aucune famille. Mes grands-parents sont morts au Maroc, également dans un accident d'avion, il y a huit ans.

Je vois qu'il est sonné par ce que je viens de lui raconter. Il me faut toujours un peu de temps pour me sentir en confiance. Je dois tenir ça des événements dramatiques que j'ai vécus. Il m'écoute parler. Il veut tout savoir sur moi. Où ai-je été scolarisée ? Avais-je des amies ? Y a-t-il un garçon dans ma vie ? Toutes ces questions, j'ai dû mal à y répondre car elles correspondent à une partie de mon intimité qu'il m'est difficile de dévoiler maintenant. Mais il est gentil. Il me prend la main et lui fait une bise. Je ressens comme une angoisse qui m'opprime l'estomac.

Nous reprenons notre promenade digestive, mais emplie de tendresse. J'ai envie de m'ouvrir entièrement à lui. Je le regarde en coin. J'aime ses cheveux qui lui cachent les oreilles et lui donnent un visage d'ange ! Je ne sais pas pourquoi je pense à un ange lorsque je le regarde. Sans doute à cause de ses yeux bleus.

- Tu sais, lui dis-je, ma scolarité a été assez bouleversée : après l'école primaire et la première partie du lycée, à treize

ans, juste après le décès de mes grands-parents, mes parents se sont affolés et m'ont envoyée dans une pension de jeunes filles à Genève où je suis restée jusqu'au bac. J'ai toujours pensé qu'ils voulaient m'éloigner ; sans doute étions-nous en danger ? Ou voulaient-ils se débarrasser de moi ? En octobre dernier, ils sont morts tous les deux dans l'avion qui les emmenait à Chypre. Je devais être avec eux, mais un examen repoussé d'un jour m'a obligée à rester à Paris. Et me voici à la Sorbonne en langue anglaise, seule et sans aucune famille. T'es satisfait ?

Je sens les larmes couler sur mes joues. C'est plus fort que moi. Parler de mes parents et j'ai le cœur serré. Trop d'émotion ! Heureusement, il n'a rien remarqué ou fait semblant de ne rien voir. Toi, t'es un vrai mec !

- Je ne veux pas te juger ni te faire du mal à cause de tes souvenirs, dit-il, mais j'ai envie de te connaître. Qui t'a trouvé ce studio juste à côté des universités ?

- C'est Suzanne, ma nounou, qui s'est occupée de tout. C'est elle qui règle le loyer et les charges. Je ne me mêle jamais de rien.

Je suis persuadée, rien qu'à le regarder, qu'il est étonné par mon aisance financière. Il doit me prendre pour une fille de riche, une fille à papa ! J'ai maintenant envie de parler sans trop m'étendre sur ma vie :

- J'ai deux vrais amies, lui dis-je, Annie, que tu connais, qui m'a suivie de la maternelle jusqu'à mon départ pour la Suisse et Babette, la fille des gens qui s'occupent de notre maison à Aix. Elle a un an de plus que moi. J'allais souvent chez eux. Ils m'ont toujours bien accueillie. D'ailleurs, le père de Babette, était à l'école avec ma mère ; ils avaient le même âge et je crois qu'il en était amoureux. Lorsque je suis allée avec Suzanne leur annoncer le décès de mes parents, j'ai vu les larmes couler sur son visage et je me suis dit, malgré mon chagrin, pour faire pleurer un homme, il faut avoir aimé cette personne.

Il ne dit rien. J'ai l'impression que mon petit discours t'a touché, mon bonhomme ! Pourtant, j'ai dû me forcer pour raconter tout ça !

- Je t'ai invitée à une séance de ciné à l'Odéon. Le film de Polanski commence dans une demi-heure, tu es toujours partante ?

- Oui, allons-y.

Il connaît l'endroit. Nous traversons le Pont des Arts. Il sait que j'aime ce lieu magique. Au milieu, il s'arrête et s'accoude face à l'île de la Cité :

- Le nom de ta maison : « Engin et Machin », c'est quoi ?

J'éclate de rire. Il sait que des questions idiotes de cet acabit vont me remettre en forme et oublier le souvenir de mes parents.

- « Hugin et Munin » : dans la mythologie nordique, Hugin, qui vient du vieux dialecte du nord de la Scandinavie signifie « pensée, esprit » et Munin signifie « mémoire ». Ce sont deux corbeaux qui accompagnaient Odin. A l'aube, ils parcouraient les neuf mondes et revenaient le lendemain pour rapporter au dieu ce qu'ils avaient vu et entendu. C'étaient en fait des messagers.

Je le regarde dans les yeux. Je le laisse pantois un moment.

- Mais pourquoi des noms si compliqués : est-ce qu'un de tes aïeux a eu un problème avec des corbeaux ? Ou bien, serait-ce le refuge d'une tribu de volatiles noires ?

J'éclate de rire en détournant la tête. Ça, c'est mon truc. Je n'aime pas mon rire idiot. J'ai la sensation d'être ridicule.

- Pour les corbeaux, je ne sais pas, lui dis-je. Par contre, ce que je sais, c'est que la plaque Hugin et Munin a été posée vers 1920, 1930, sans doute par mes arrière grands-parents. J'ignore ce qui les a poussés à trouver des noms pareils !

Nous continuons la traversée du pont et il me reprend par la taille. Deux étudiants arrivent sur nous. Je reconnais l'un d'eux qui est dans ma section :

- Tu es à la Sorbonne, me dit-il ?

- Oui, et alors ?

Je suis toujours intéressée pour avoir les derniers potins de mon université.

- La police vient d'arrêter des étudiants qui faisaient une manif dans l'amphi. Toute le monde s'est révolté, même les profs se sont mis avec nous. Nous préparons un défilé pour demain, nous espérons que vous serez avec nous.

- Où est-ce, demande Jissey ?

- C'est prévu pour démarrer dans le boul'Mich. On se passe tous le mot. Prévenez ceux que vous rencontrerez.

Les étudiants repartent en courant. Je ne savais pas que Jissey s'intéressait à ce qui se passait dans mes amphis ! On termine la traversée du Pont des Arts. Avec la rapidité des informations jetées à la figure, je n'arrive plus à apprécier ce lieu magique. Il devient maintenant une banale passerelle sans intérêt. Ils ont tout fichu par terre avec leur manif. Je réussis à lui dire :

- J'ai des copains étudiants avec qui j'ai suivi les premières réunions qui font sûrement partie de ceux qui ont été arrêtés...

parce qu'ils vont jusqu'au bout de leurs idées. Ils trouvent inadmissibles que la police intervienne dans un amphi et arrête sans ménagement Sauvageot, le responsable de l'UNEF.

- Veux-tu que l'on suspende la séance ciné à un autre jour ?

Il est gentil d'y avoir pensé. Comme moi, il est sous le choc.

- Non, non ! Mais promets-moi que nous irons à la manif !

Il est d'accord.

Il n'y a pas beaucoup de monde au guichet, une dizaine d'étudiants tout au plus et un couple plus âgé. Le film commence à l'heure. Nous voici dans le célèbre pays de Dracula, avec le château fantastique en toile de fond. Il m'embrasse la joue. Je ne sais pas si je dois le laisser faire. Dans l'obscurité, il risque d'aller plus loin. Il pose la main sur mon sein. Je lui repousse gentiment la main.

- Non, pas comme ça.

J'ai sans doute l'air d'une idiote effarouchée par un mâle en chaleur, mais je m'en fiche. Ça, c'est mon territoire privé.

Nous rions beaucoup surtout lorsque les deux héros descendent l'escalier d'apparat et se retrouvent devant un immense glace. Ils ne voient que leur propre reflet dans le miroir ; les autres personnages qui les suivent sont invisibles, preuve que ce sont tous des vampires.

Lorsque nous sortons, le soleil est voilé par des nuages venus de l'ouest, annonciateurs d'une prochaine dégradation du temps. Au loin, j'entends des cris de jeunes, à travers la résonance des rues. Rien de bien violent pour l'instant mais les forces pourraient décupler avant ce soir.

Il m'emmène dans le jardin du Luxembourg. Contrairement à dimanche, les pelouses se sont transformées en un gigantesque centre de vacances. Des étudiants, réunis par groupe pour discuter, se prélassent ou font la cour à de charmantes jeunes filles, profitant de la douceur de l'été. Ce petit rayon de soleil qui vient d'apparaître me rend agréablement heureuse. Je suis bien.

Je le vois sourire à la découverte de ce spectacle champêtre. Il me fait asseoir sur le banc où je viens parfois lire et retrouver le calme de la vie. Ce sont les mêmes pigeons qui tournent autour de nous dans l'attente d'une friandise.

Nous nous racontons notre vie, notre enfance, nos parents, notre école, nos films et nos musiques préférés. Comme moi, il aime les Beatles, les Rolling Stones et, avant de venir à Paris, il écoutait « Salut les Copains » sur Europe n°1. Je suis surprise de retrouver des points communs. J'avais toujours pensé que j'étais seule à aimer ce genre de musique. En plus, il adore le

Rock and Roll. Je n'ai pas peur de parler avec lui. Je suis sur son épaule. Je suis toujours aussi bien. Je n'ai pas envie de me séparer de lui mais la pénombre venant, il a voulu quitter le jardin et me raccompagner chez moi.

Nous arrivons devant ma porte. Il me prend dans ses bras et m'embrasse tendrement. A l'oreille, il me demande avec une voix d'enfant :

- J'aimerais passer la nuit avec toi. Te sentir dormir contre moi.

Moi, je ne sais pas quoi faire. Alors, je lui lance un sourire tout en poussant la porte de l'immeuble.

- Je préfère être seule. Ce soir, je suis fatiguée. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière.

Ouf, il n'insiste pas. Il m'embrasse sur la joue sans aller plus loin, ne voulant pas me mettre mal à l'aise. J'aime qu'il me respecte.

Je ferme la porte. Je vais me coucher sans manger.

* * * *